

**REGARDS SUR L'ALLEMAGNE
DU MÉMORIALISTE FERDINAND BAC
ALLEMAND D'ORIGINE ET FRANÇAIS D'ADOPTION
(Stuttgart, 1859 - Compiègne, 1952)**

par

Elie FRUIT

INTRODUCTION

Avant d'entrer dans le vif du sujet de notre communication, nous nous devons de rendre hommage au Compiégnois de souche, Jean Barberie, lequel ayant été pendant plus de vingt ans l'ami et le confident de Ferdinand Bac, a fait profiter de ses précieux souvenirs et de sa riche documentation tous ceux -dont nous sommes- qui se sont intéressés à l'oeuvre de ce personnage d'exception.

C'est lui, Jean Barberie, qui, dans les semaines qui ont suivi la mort de Ferdinand Bac, prit l'initiative de solliciter le témoignage de personnalités du monde des Arts et des Lettres qui l'avaient connu et apprécié. Cette démarche se traduit par la publication dans le journal local, *L'Union*, d'une série de trente articles, y compris deux de la plume de Jean Barberie, donnant une très large représentation du personnage et de son oeuvre : le caricaturiste et le peintre des revues galantes de la *Belle Epoque*, le grand voyageur doublé de l'historien et du mémorialiste, le *jardinier enchanté*, comme certains l'ont appelé ; des portraits accompagnés du rappel de la cinquantaine d'ouvrages publiés du vivant de l'auteur, de la correspondance d'environ 30 000 lettres échangées avec l'élite française et étrangère, ainsi que des milliers de tableaux et de dessins répartis dans de nombreux musées en France et à l'étranger, sans oublier, bien sûr, les jardins, où Ferdinand Bac avait fait

la preuve de ses talents d'architecte-paysagiste, mais dont beaucoup ont aujourd'hui disparu. Ce n'est pas le cas, fort heureusement, du domaine des *Colombières* de Menton, classé Monument Historique, et des jardins de l'ancienne *Surintendance des Bâtiments du Roi*, située rue des Domeliers à Compiègne, dont une partie, acquise par la Ville, est devenue jardin public.

Parmi les articles de la série de *L'Union*, nous retiendrons particulièrement celui de l'auteur dramatique et scénariste Marcel Achard qui fournit -non sans humour- une juste explication de l'insuffisante renommée de Ferdinand Bac, du vivant de l'auteur :

« Ferdinand Bac était ce qu'on appelle péjorativement un amateur distingué. Mais il n'était amateur que parce que son choix était indiscutable. Et il n'était distingué que parce qu'il ne pouvait faire autrement. Ce gentilhomme -qui dira la grâce impertinente de ses manières héritées du XVIIIe siècle ?- avait eu la malchance d'être trop doué. Charles Nodier, devant sa cheminée de *L'Arsenal*, est le seul causeur que l'on puisse lui sérieusement comparer. Il a été dessinateur. Mais il avait, si j'ose dire, un joli brin de plume à son crayon. si bien qu'il fut un dessinateur, un écrivain et un causeur exquis. Parce qu'il ne pouvait se résigner à être uniquement dessinateur ou uniquement écrivain. Dans l'un ou l'autre cas, il eut été illustre. Il se contente d'être célèbre.»

Quant à nous, c'est sur un visage bien particulier de Ferdinand Bac que nous allons nous pencher, en nous appuyant principalement sur ses propres témoignages concernant son pays d'origine, l'Allemagne, et son singulier parcours jalonné par les trois guerres de 1870, de 1914-1918 et de 1939-1945, ayant opposé la France et l'Allemagne. Mais un rappel biographique du personnage nous paraît d'abord nécessaire, par référence à la plaquette : *Ferdinand Bac, 1859 - 1952*, de Ghislain de Diesbach, publiée en 1979 et dédiée à Monsieur et Madame Jean Barberie, ainsi qu'aux *Mémoires* de Ferdinand Bac.

L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE

Ferdinand Sigismond Bach est né le 16 août 1859 à Stuttgart, capitale du Wurtemberg. Son père, Charles Philippe Henri, était né d'une liaison de Jérôme Bonaparte, frère de Napoléon Ier et roi de Westphalie -trône qu'il perdra en 1815 après Waterloo- avec la femme de son grand chambellan. Le nom de Bach attribué à l'enfant et que Ferdinand francisera plus tard en Bac, était celui d'un notaire complaisant de

l'entourage de Jérôme qui, moyennant le versement d'une rente, avait officiellement accepté cette paternité.

Bien que né hors mariage, Charles Philippe Henri n'en avait pas moins reçu une éducation princière, grâce à la femme légitime de Jérôme, Catherine, soeur du roi de Wurtemberg, qui l'avait fait élever au lycée de Stuttgart et ensuite admettre à l'Ecole militaire des Cadets de Louisbourg, où étaient formés les officiers de l'armée wurtembourgeoise. Le jeune homme s'y était fait remarquer par ses qualités, tant physiques : sa prestance et sa bonne tenue à cheval, qu'intellectuelles : sa réussite en mathématiques et en histoire naturelle et ses dons pour le dessin et l'aquarelle. Familier des salons princiers de Stuttgart et de Louisbourg, il demeura aussi en permanence avec les Bonaparte. C'est ainsi qu'il rendait visite à Madame Mère à Rome et à son père naturel, Jérôme, à Florence. Il était également assidu à la cour de la reine Hortense, la femme de Louis Bonaparte -l'ex-roi de Hollande-retirée en Suisse, à Arenenberg, après la chute de l'Empire. Il y rencontrait son cousin, le futur Napoléon III, qu'il allait suivre en 1836 lors de sa malheureuse équipée de Strasbourg.

Comme Ferdinand Bac l'écrira plus tard en parlant de son père : « L'Europe était sa patrie, mais la France était sa maman ». Savant et artiste, soldat et un peu diplomate, il était l'ami de Mérimée, de Delacroix et de Thomas Couture. Il correspondait aussi avec les savants naturalistes Darwin et Alexandre de Humboldt.

En 1849, Charles Henri avait épousé Sabina Ludovica de Stetten, dont le père, le baron autrichien de Stetten, avait été surnommé le *Vengeur de Marie-Antoinette*, pour avoir fait prisonnier Drouet, le maître de poste de Sainte-Menehould, à l'origine de l'arrestation de Louis XVI à Varennes. C'est de cette union que naquit Ferdinand Bac. Peu de temps après sa naissance, ses parents quittèrent Stuttgart pour Louisbourg. Cependant, ayant loué aux confins de Stuttgart, à Cannstadt, une ville d'eaux situé aux portes de la résidence royale, une habitation entourée de jardins et de terrasses, la famille y passait le printemps et l'hiver. Mais le père étant souvent en voyage, la mère et son fils avaient aussi l'habitude de séjours prolongés à la campagne, au château héréditaire de Stetten, situé aux confins de la Souabe et de l'Autriche, ainsi qu'en Bohème.

Chaque année Ferdinand accompagnait ses parents en France où ils étaient reçus au Palais-Royal, résidence du Prince Napoléon, fils légitime du roi Jérôme, et au palais impérial de Saint-Cloud. Ainsi, en 1867, année de l'Exposition, le jeune garçon allait découvrir Compiègne et son château, à l'occasion d'un séjour de la Cour.

Ses dons pour le dessin se manifestèrent dès l'enfance. Dans ses Mémoires inédits, Ferdinand Bac révèle qu'à l'âge de six ans, il se levait de bonne heure pour dessiner. Et il avoue ensuite :

« Je détestais le travail scolaire (...) Ni les langues mortes, ni les mathématiques, ni aucune branche de la science scolaire ne trouvaient grâce devant mes yeux. L'Histoire même, telle qu'elle était professée, avec ses dates et sa politique, me déplaisait. Pour moi, l'Histoire était monsieur Mérimée, les rois et princes que j'avais l'occasion de voir, enfin l'image multipliée des événements auxquels les hommes avaient assisté. Cette histoire se tenait intimement liée pour moi au sens de la Beauté et du Pittoresque, aux Arts qui primaient tout dans mon esprit »

Cette singulière indépendance de caractère qui l'habitait dès l'enfance, Ferdinand Bac en apportera de multiples preuves tout au long de sa vie. Nous en découvrirons plusieurs traits.

Après la mort de son père, en décembre 1870, sa mère -non sans un immense chagrin- décide d'accomplir le voeu de son mari, celui d'envoyer leur fils poursuivre ses études en France. En 1871, -il a douze ans-, le jeune Ferdinand part donc pour Paris, sous la conduite de l'un de ses anciens précepteurs qui l'installe dans un hôtel de la rue Racine. Et, dès son arrivée, il profite de l'accueil paternel de l'écrivain et homme de théâtre, Arsène Houssaye, ancien ami de son père, et aussi de la bienveillance du Prince Napoléon.

Après un stage dans une institution privée de la rue Monsieur-le-Prince, où enseigne Gabriel Hanotaux, il partage ensuite son temps entre les cours de Renan au Collège de France et ceux de l'Académie de Peinture de Colarossi. Il fréquente aussi les bibliothèques où il dessine et fait de l'aquarelle, visite les musées, flâne à travers le vieux Paris et se promène en solitaire dans les ruines des Tuileries et de Saint-Cloud.

En 1876, pris par le goût des voyages, il se rend à Munich où il passe l'hiver puis, après un bref retour à Paris, il visite successivement Vienne et Nice. Dans le courant de l'année 1877, son désir de découvrir de nouveaux paysages et d'admirer les trésors de l'art ancien le conduisent une seconde fois à Munich, où il se fait des amis dans les milieux artistiques. Puis, sac au dos, il traverse à pied le Tyrol et parvient à Venise où il séjourne un an. Ce séjour sera marqué par ses rencontres avec Ruskin, Richard Wagner, le vieux docteur Pagello - l'ancien ami de George Sand-, Verdi et le pape Léon XIII. Il en rapportera de nombreux dessins et peintures.

LES ANNÉES PARISIENNES : DU DESSIN HUMORISTIQUE A L'ENTRÉE EN LITTÉRATURE

De retour à Paris en 1879, Ferdinand Bac s'installe dans le

quartier latin, rue Gay-Lussac. C'est à ce moment que débute sa carrière de dessinateur dans des revues galantes : *la Caricature*, dirigée par Albert Robida (natif de Compiègne), *l'Art et la Mode*, *la Vie parisienne*, la plus en vogue. Il fournit également des dessins au *Gil Blas*, à *l'Echo de Paris*, au *Figaro*. Il illustre aussi des nouvelles de Maupassant, des contes de Villiers de l'Isle Adam et de Barbey d'Aurevilly et il se voit confier les décors d'un ballet des Folies-Bergères.

Accompagné par Houssaye, il fait connaissance avec les célébrités du temps : Victor Hugo, Théodore de Banville, Taine, etc... dont les portraits auront un peu plus tard leur place dans son oeuvre écrite.

Sa réussite en tant que dessinateur lui procure de substantiels revenus, ce qui lui permet, en 1885, de louer un atelier rue Notre-Dame-des-Champs, au milieu d'une colonie d'artistes. Il le quittera en 1889 pour s'installer au 23, rue des Martyrs.

Rompant avec la solitude de ses débuts, Ferdinand Bac se met alors à fréquenter les salons du faubourg Saint-Germain et de la Plaine Monceau où il rencontre grands seigneurs et gens de lettres, parmi lesquels : les Rohan, les Greffulhe, Alexandre Dumas fils, Mme Alphonse Daudet, Jules Claretie, Paul Bourget, Maurice Barrès, Judith Gautier et Anatole France dont il deviendra l'ami.

Il n'en poursuit pas moins ses voyages : en Italie, en Espagne, en Egypte, en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, en Autriche, en Russie (à Saint-Petersbourg). Il fait également de longs séjours dans la campagne française, aux environs de Paris et en Bretagne. Son goût pour la campagne le conduit même à faire bâtir une très belle demeure près de Juziers, en Seine-et-Oise, *l'Ermitage d'Aspremont*, qu'il vendra en 1904.

C'est là qu'encouragé par son ami, l'écrivain et auteur dramatique Maurice Donnay, Ferdinand Bac commence à se consacrer à l'écriture, en puisant dans ses souvenirs de jeunesse et ceux de ses voyages. Dans *Vieille Allemagne* (deux volumes publiés en 1907 et 1908), il livre ses impressions par le truchement de personnages de fiction. Il utilise le même procédé pour le *Fantôme de Paris*, publié en 1908 et qui connaît un franc succès.

Entre-temps, en 1899, il avait quitté son atelier de la rue des Martyrs pour un appartement situé au 21, place des Vosges, avant de s'installer, en 1908, à Versailles, au pavillon de Conti.

L'année 1908 va marquer un tournant décisif dans la vie et les activités de Ferdinand Bac. Il abandonne définitivement sa carrière de dessinateur et de peintre en galanterie pour se consacrer à l'écriture. D'autre part, sur les conseils de ses médecins, il décide de passer dorénavant l'hiver dans le Midi. C'est là que naîtra sa nouvelle vocation d'architecte et de jardinier paysagiste.

LE JARDINIER DES RIVES MÉDITERRANEENNES ET L'ÉCRIVAIN

C'est à Grasse, où il loue une maison, que Ferdinand Bac rencontre Marie- Thérèse de Chevigné, une jeune veuve qui deviendra en secondes noces, l'épouse de l'auteur dramatique Francis de Croisset. Celle-ci le charge de diriger les travaux d'aménagement de la vieille demeure dont elle est propriétaire. Retardés par la guerre, ils ne seront achevés qu'en 1919.

Pétri de culture classique et fervent admirateur des oeuvres de l'Antiquité, Ferdinand Bac déplore la vogue du style pseudo-mauresque qui s'est répandu dans le Midi à partir de la fin du XIXe siècle. Il se propose donc de lui opposer le retour aux formes du passé latin. Aussi la villa Croisset, du nom des propriétaires, constitue-t-elle un rappel de l'Espagne antique avec, en particulier, un canal bordé de cyprès, au-dessus duquel se croisent des jets d'eau.

Peu après la guerre de 1914, Ferdinand Bac évoque l'Italie à la villa Fiorentina du Cap Ferrat appartenant à la comtesse de Beauchamp. Et, sur les hauteurs de Menton, aux Colombières, il multipliera les rappels toscans, vénitiens, romains et espagnols.

Tout en s'adonnant à l'art des jardins, Ferdinand Bac n'en continue pas moins sur sa lancée de mémorialiste. En 1909, paraît le *Mystère vénitien*, où il décrit ses séjours à Vérone, à Padoue et à Venise. En 1913, il publie *Vieille France*, une évocation du château de Josselin et de ses hôtes, les Rohan, qui l'y ont souvent accueilli, ainsi que *Souvenirs d'exil*, un rappel de son enfance dans l'Allemagne d'avant 1870.

Au début des années 1910, il effectue de nouveaux voyages en Italie : à Florence, Sienne et Rome, ainsi qu'en Allemagne et en Autriche-Hongrie : à Berlin, Munich, Vienne, Cracovie, Prague et Dresde, dont il rapportera les témoignages, notamment dans son livre *Voyage à Berlin*.

Durant la guerre de 1914, son appartement de Versailles ayant été réquisitionné par l'armée, il réside presque en permanence sur la côte méditerranéenne. Il quitte Grasse pour Le Cannet puis Nice. Coupé de ses relations parisiennes, il a la chance de compter sur la présence, dans son voisinage, de Maeterlinck, de Louis Bertrand, de René Boylesve et de l'écrivain espagnol Blasco Ibanez.

Par ailleurs, il exécute des dessins d'actualité qui sont vendus au profit des oeuvres de la Croix-Rouge.

FERDINAND BAC À MENTON ET COMPIÈGNE

La guerre terminée, Ferdinand Bac ne peut se réinstaller dans le pavillon Conti de Versailles qui a été ravagé par les militaires. Mais heureusement les époux Ladan-Bockairy, avec lesquels il entretenait des relations d'amitié depuis de nombreuses années, vont lui offrir l'hospitalité dans l'une et l'autre des deux propriétés qu'ils viennent d'acquérir : celle de Compiègne, l'ancienne *Surintendance des Bâtiments du Roi*, sous Louis XV, devenu *Hôtel des Relations extérieures* à la fin du Premier Empire, et celle de Menton, à quelques pas de la frontière italienne, qui n'était constituée au départ que par des bâtiments en ruine au milieu d'une vaste étendue de broussailles. Pour le compte de ses amis, Ferdinand Bac va diriger la restauration de la propriété de Compiègne et faire transformer celle de Menton en une magnifique villa entourée de jardins, les *Colombières*.

A partir de 1920, Ferdinand Bac va donc partager sa vie entre Compiègne et Menton, séjours entrecoupés de nouveaux voyages en Italie, en Allemagne et en Autriche.

La poursuite de ses travaux d'écriture se traduit par des publications toujours empreintes de son attachement à faire revivre des personnages du passé dans le décor où ils ont vécu : *Jean-Paul ou l'Amour universel*, biographie du romancier allemand, Jean-Paul Richter ; *Le voyage à Berlin et Munich, choses vues de Louis II à Hitler, Dresde, la ville de porcelaine; Intimités de la Troisième République* (trois volumes), où nous découvrons un témoignage de Ferdinand Bac sur le Paris littéraire et mondain de la *Belle Époque*, avec d'étonnants portraits, entre autres ceux de Victor Hugo, de Renan, d'Anatole France, de Maurice Donnay, d'Yvette Guilbert, ainsi que l'appréciation personnelle de l'auteur sur les grands événements de l'histoire de la période.

La seconde guerre mondiale vient à nouveau rompre le rythme des activités du personnage. En mai 1940, à l'arrivée des Allemands, Ferdinand Bac et ses amis Ladan-Bockairy quittent Compiègne et se réfugient à Rimont dans l'Ariège. Revenu à Compiègne à la fin de l'année 1944, alors qu'il entame, à quatre-vingt-cinq ans, la dernière phase de sa vie, Ferdinand Bac ne quittera plus guère notre ville, à part quelques voyages à Paris.

Il publie encore une plaquette consacrée à la comtesse de Pourtalès et ses *Souvenirs de Compiègne* sous le Second Empire. Il complète aussi ses *Mémoires* et répond à un très abondant courrier, cependant qu'il continue à dessiner et à recevoir de nombreux amis.

Profitant jusqu'à ces derniers moments de la présence à ses

côtés de son fidèle ami Jean Barberie, il s'éteint dans la nuit du 17 novembre 1952.

FERDINAND BAC ET L'ALLEMAGNE

UNE ENFANCE EN EXIL

L'explication de l'attitude de Ferdinand Bac à l'égard de l'Allemagne implique d'abord un retour en arrière sur son enfance dans son pays d'origine, le Wurtemberg, et sur son milieu familial. A cet effet, nous ferons principalement référence à l'un de ses premiers ouvrages écrit au début des années 1910 et publié en 1919, au titre particulièrement suggestif : *Souvenirs d'exil, la fin de la vieille Allemagne*.

Deux sentiments dominaient ces témoignages :

- un amour passionné de la France, qu'adolescent il considérait déjà comme sa patrie naturelle, qu'il tenait de son père ;
- une aversion de la Prusse, qu'il tenait de sa mère, laquelle avait grandi dans l'ombre d'un père fidèle à la dynastie des Habsbourg.

Bien que demeuré longtemps dans l'ignorance des origines de son père, le jeune Ferdinand, élevé par celui-ci dans le culte de la France et de Napoléon, manifestait déjà un attachement précoce pour sa patrie spirituelle et ses symboles, par exemple lorsqu'il s'enfermait dans sa chambre pour manier les soldats de plomb représentant la Vieille Garde, autour de l'Empereur en uniforme assis sur son cheval blanc et entouré de son Etat-major.

Une autre illustration des résultats de cette éducation de l'enfant, nous la trouvons encore dans ce passage des *Souvenirs d'exil* :

« Un soir d'été, un 15 août, anniversaire de Napoléon, mon père m'ayant montré l'orientation des pôles, avait levé son index par-dessus les jardins en fleurs et avait dit avec sa voix chaude et grave : « derrière les collines, il y a la France ». Le soleil nous quittait donc pour aller vers elle ? Chaque soir, à nouveau, je l'enviais de ce privilège (...). Une nostalgie voilait alors mes sens d'une douceur et d'une peine infinies, d'un désir surtout d'aller vers l'Ouest, par-dessus les monts, la Forêt-Noire et les Vosges tout proches, vers la France de Napoléon. »

Ajoutons que la proximité de la France, les liens du passé de celle-ci avec le Wurtemberg et la parenté de son roi avec les Bonaparte (Catherine de Wurtemberg, avait été l'épouse de Jérôme Bonaparte)

n'étaient pas sans rapport avec le *cachet* français qui enchantait Ferdinand en visite dans la capitale, Stuttgart.

Rappelons que l'un des titulaires de l'ancien comté du Wurtemberg y avait ajouté au X^{IV}e siècle, par un mariage, celui de Montbéliard, de sorte que, partout dans la ville, « le blason royal étalait les deux poissons du comté français ». Par ailleurs, toujours selon Ferdinand Bac, les terrasses des cafés présentaient une grande similitude avec celles des boulevards parisiens et, aux abords du château, les fontaines paraissaient copiées sur celles de la place de la Concorde à Paris. Et, chez le Français Marquard, « on mangeait des sorbets et les hommes haut cravatés, le pantalon nankin à sous-pieds bien tirés, le chapeau de soie accroché au porte-manteau, y lisaient les gazettes de Paris ». En outre, beaucoup de vieilles familles françaises résidaient en ces lieux, pour la plupart issues de protestants émigrés après la révocation de l'Edit de Nantes, reconnaissables à leur nom, par exemple : les Duvernoy, les Callé, les Dubarry, les Lupin, les Dubois.

Evoquant ses conversations avec un jeune garçon issu d'une famille de protestants français, descendants d'Ambroise Paré, Ferdinand Bac souligne encore :

« Nous ressentions, malgré la distance qui nous séparait des romantiques, le même état d'âme qui, de 1830 à 1860, s'était emparé en France de l'élite intellectuelle. C'était la période, peut-être unique dans l'Histoire, où le génie français et la culture rhénane se rapprochèrent, se comprirent, s'aimèrent. Nous ne connaissions pas encore *Le Rhin* de Victor Hugo, ni les admirateurs de Taine, ni les cris enthousiastes de Renan « pénétrant dans le temple pur et inspiré de sa belle Germanie ! ». Nous feuilletions seulement les journaux illustrés qui venaient de France, tous pleins de sympathie, d'admiration souvent, pour le génie de l'Allemagne. »

Comme on le voit, à part sa mère, particulièrement marquée durant sa jeunesse par les récits terrifiants d'une aristocratie française émigrée, que son père avait recueillie, qui n'éprouvait qu'antipathie pour la France de la Révolution, et son fils, Napoléon, le milieu dans lequel avait évolué le jeune Ferdinand Bac, ne pouvait que développer son amour natif de la France.

Parallèlement à cet attachement pour sa patrie naturelle, favorisé par son père, c'est de sa mère -comme nous l'avons dit- que Ferdinand Bac hérita son aversion de la Prusse.

Evoquant un séjour avec elle au château de Stetten, il écrit :

« Mon père, selon ses habitudes estivales, était loin, faisant de rares apparitions parmi nous (...). Ma mère était résignée depuis longtemps à cette solitude consentie qui ne la séparait point de son pays, de sa famille, de ses villégiatures, dans sa féodalité assagie. Tout

occupée qu' 'elle était à maudire les Prussiens et à vouer à l'exécration le terrible ministre d'Etat, M. de Bismarck, qui voulait l'abaissement de sa patrie et le morcellement du Saint-Empire, son romantisme ne pouvait pourtant pas se suffire de la seule lecture des gazettes (...). Aussi ma mère recherchait-elle de préférence, comme but de promenade, des endroits où, dans un site pittoresque, elle pouvait lire, faire sa correspondance, rimer ses touchantes poésies d'almanach ».

C'est ainsi qu'un jour de juillet 1866, au lendemain de la victoire à Sadowa de l'armée prussienne sur celle de l'empereur d'Autriche François-Joseph, auquel s'étaient ralliés plusieurs Etats allemands -dont le Wurtemberg- la mère et le fils, au retour d'une promenade, avaient retrouvé leur demeure et ses abords envahis par des soldats prussiens.

La victoire de la Prusse sur l'Autriche aboutit, nous le savons, à la création de la Confédération de l'Allemagne du Nord regroupant les Etats situés au nord du Main, sous la tutelle de la Prusse. Quatre Etats au sud du Main : le Hesse-Darmstadt, le Bade, la Bavière et le Wurtemberg, bien que ne faisant pas partie de la Confédération, étaient néanmoins assujettis à des conventions prévoyant qu'en cas de guerre, leurs armées seraient placées sous le commandement du roi de Prusse. Conséquence, lors de la guerre de 1870 contre la France, les victoires remportées par les Etats participants, notamment celle de Sedan, développèrent un patriotisme commun qui aboutit, à Versailles, le 18 janvier 1871 -jour anniversaire du couronnement du premier roi de Prusse- à celui de Guillaume Ier, en qualité d'empereur de la nouvelle Allemagne unifiée.

Selon Ferdinand Bac, avant le déclenchement de la guerre franco-allemande, en juillet 1870, les sentiments des populations du Wurtemberg étaient partagés. Certes, les paysans souabes, « débonnaires et pacifiques », n'oublent pas les violences et les pillages de l'armée française, ainsi que la lourdeur de la conscription et les pertes en hommes, dont leurs aïeux avaient souffert durant les guerres napoléoniennes. Mais le paysan « qui avait gardé un mauvais arrière-goût des invasions, n'en avait pas moins conservé, malgré la Bérésina, son culte pour le grand Napoléon ».

Quant à la population des villes -toujours selon Ferdinand Bac- où les liens culturels avec la France demeuraient vivaces, elles se montraient circonspecte à l'idée d'une guerre dont elle ignorait le but et dans laquelle elle se voyait entraînée aux côtés d'un allié imposé, la Prusse, qu'elle avait combattu quatre ans auparavant.

Et soudain le vent allait tourner, un renversement que l'auteur impute à la très active propagande prussienne dirigée par Bismarck :

« Le même procédé prodigieusement sournois qu'on avait

employé contre la France pour lui faire porter à elle seule la responsabilité de la guerre, Bismarck en usa en face des petits Etats. Ceux-là, on les affolait. On les disait menacés dans leur existence, dans leurs biens et dans leur honneur. rien ne le démontrait. N'importe. Ils le croyaient à la fin. On leur criait : « Venez ou vous serez écrasés, vos fils vendus comme chair à canon, vos terres confisquées ! Vous ne serez plus qu'une sous-préfecture française ! On s'inclina devant la fatalité. »

L'adolescent n'était pas au bout de ses désillusions. A Tübingen, petite ville située au sud de Stuttgart, où sa mère, effrayée par les mouvements de troupes, l'avait entraîné, il assiste à un cortège de jeunes gens brandissant des épées, des drapeaux et des torches, et entonnant des chants à la gloire de l'Allemagne « par-dessus tout le monde », tandis qu'un orateur se répand en vociférations contre l'arrogance française.

De retour à la demeure familiale, Ferdinand est, là aussi, témoin du retournement de l'opinion et de l'exaltation patriotique que les journaux s'employaient à orchestrer :

« La presse était souvent odieuse, écrit l'auteur des *Souvenirs d'exil*. Chaque bataille était le pactole. Bientôt, elle ne se contentera plus des victoires réelles. Il lui fallut encore, avec de lourds sarcasmes, diminuer le passé glorieux de ses ennemis. On s'en prit à Louis XIV. On le montra jouisseur et Sardanapale, risible fantoche de l'insolence despotique. On le représentait chassant le meilleur de son peuple, les protestants, qui, accueillis par la Prusse, retournaient à présent leur épée vengeresse contre l'ingrate patrie ».

Le 2 septembre 1870 se répandit la nouvelle de la capitulation de Napoléon III à Sedan. Résultat : dans la nuit qui suivit, un véritable fleuve humain envahit les quartiers. « C'était vraiment -écrit encore Ferdinand Bac- un peuple ivre de se sentir quelque chose pour la première fois ! d'un long voyage, il s'éveillait. Mouton passif, il avait admiré des voisins qui l'avaient toujours humilié, souvent raillé, dédaigné. C'était le gros Michel qui voulait enfin sa part de gloire ! (...) La vulgarité de cette foule en délire me froissait et m'injurait. (...) ce n'était plus un pays hésitant, travaillé par des politiciens aigrefins du Nord. C'était une masse soudée ensemble par le sang qui, depuis un mois déjà, avait cimenté une cause nationale ».

Le brusque désenchantement du jeune Ferdinand qui voyait dans ce comportement collectif l'anéantissement de la vieille Allemagne pétrie de génie latin, la patrie de Goethe et de Mozart, s'accompagne d'une exaltation de son amour pour la France vaincue. Aussi, un jour qu'en compagnie de camarades de son âge, il assistait au passage d'une colonne de soldats français prisonniers, composant le convoi mortuaire de l'un des leurs, Ferdinand se précipita vers l'officier qui était à leur tête et lui tendit la main. Celui-ci l'embrassa. La réaction des camarades

ne se fit pas attendre : « ils rossèrent Ferdinand à tour-de-bras »; et, de retour à la maison, saignant du nez et les vêtements déchirés, il reçut de sa mère une nouvelle correction. Mais le père, « silencieusement complice de son fils », lui remit dans la main un écu ancien portant l'effigie de l'empereur Napoléon et, « sans ajouter un mot », il plia les doigts de son fils sur la médaille.

On conçoit qu'au lycée qu'il fréquentait depuis la mort de son père survenue brusquement en décembre 1870, le jeune garçon se soit trouvé en porte-à-faux vis à vis de ses maîtres et de ses condisciples. Ainsi, un jour qu'il était appelé à traiter ce sujet, dont l'orientation recherchée par le maître était manifeste : « quel est, selon vous, le plus grand homme du siècle ? », alors que les autres élèves s'attachaient à glorifier Bismarck, lui, Ferdinand, se lança dans un panégyrique de Napoléon, « génie unificateur et successeur de Charlemagne régnant sur le monde ». On se doute de la sanction. Sous les sarcasmes de ses compagnons d'études, il fut traité de fou par le maître qui lui jeta son cahier à la figure et le punit d'un zéro.

L'apathie de Ferdinand à l'égard des études et son indocilité l'opposant de plus en plus à ses maîtres, ne tardèrent pas à provoquer son renvoi du lycée. D'où sa résolution de quitter un pays où il s'estimait en « exil ». Aussi, au lendemain des événements de la Commune de Paris, il franchit le pas, dans les conditions que nous avons indiquées, afin de suivre dans la capitale française des études davantage conformes à ses aptitudes et à ses goûts.

TÉMOIGNAGES ET JUGEMENTS DE FERDINAND BAC SUR L'ALLEMAGNE D'AVANT 1914 ET SUR LE TRAITÉ DE VERSAILLES

Dans ses *Mémoires inédits* rédigés à la fin de sa vie, Ferdinand Bac définit ainsi sa méthode de travail en tant qu'historien. Elle ne manque pas d'originalité :

« Voyager dans le Passé, et en même temps dans le Présent. Je les marie sans cesse ensemble, je noue l'expérience à la minute vécue. (...) Au lieu de commencer par me documenter au moyen de livres et ensuite rechercher les lieux où les événements se sont accomplis, je commence par rechercher les traces matérielles des héros dans leurs paysages, dans leur iconographie, pour ensuite retrouver dans le document écrit le complément de mes impressions visuelles. Donc, j'interroge d'abord l'ambiance matérielle. Je pars du berceau et je m'arrête devant la tombe de mes héros. Puis je remplis les vides. (...) Tout chez moi est intuition, rien n'est science. »

Et il poursuit :

« Du passé, j'ai fait un actuel. L'Actuel ? Un instant, un provisoire, sans réponse à aucune de mes questions. Un Passé vivant qui réclame réponse à tout, un Présent muet et aveugle, muet avec ses haut-parleurs, son tumulte d'informations en grandes manchettes pour nous assommer avec un discours ou nous écoeurer avec un viol, un assassinat, une cambriole. »

Que dirait-il aujourd'hui de fourre-tout médiatique que beaucoup de nos contemporains déplorent ? ...

Dans *Vieille Allemagne*, Ferdinand Bac fait le récit de ses premiers voyages au début des années 1900 dans un pays, l'Allemagne du Sud, qui, à partir du milieu du XIXe siècle, s'était profondément transformée au plan économique, passant du stade des petites entreprises artisanales à celui des concentrations industrielles. Et là, le voyageur se montre plutôt indifférent à cette transformation, car ce qui paraît surtout retenir son attention et l'enchanter, c'est de retrouver les traces de l'Allemagne de sa jeunesse. C'est notamment le cas à Nuremberg où, n'appréciant guère la vue des cheminées d'usine qui fument dans les environs de la ville, il se plaît à admirer, à l'ombre des remparts, « les petites maisons charmantes de bonhomie avec leurs fenêtres basses, parmi les jardins où les jeunes filles vêtues de blanc cueillent des fraises, abritées par de grands chapeaux de paille, pareils à celui de Lili Schönemann quand elle apparut à Goethe pour la première fois », ou encore : « ces voix d'une ampleur magnifique émanant d'un groupe de jeunes gens et de jeunes filles répétant une cantate pour une fête prochaine ». Et, autour de la cathédrale dont il vient d'admirer les sculptures, les maisons d'alentour lui apparaissent groupées autour de ce monument, « dans une intimité fraternelle »;

A Louisbourg, ville qui lui rappelle encore davantage son enfance, Ferdinand Bac reconstitue, dans le décor rococo de l'ancien palais, le passé des princes qui l'ont habité, mais sans complaisance :

« En y réfléchissant, je m'aperçois qu'ils ont fait beaucoup de bruit dans le monde et qu'il n'en reste rien », écrit-il, tout en réservant plus particulièrement ses foudres au duc de Wurtemberg, Charles Eugène : « Quand Charles Eugène avait besoin d'argent pour offrir à une dame un collier de perles de 5000 louis, il faisait un petit signe à son fidèle Rigier, colonel de rabatteurs, et, en un clin d'oeil, on arrachait les jeunes gens de leur charrue, on leur mettait de jolis uniformes et le Prince les passait en revue, avant de les expédier au roi de France contre remboursement. »

Son passage à Francfort fournit l'occasion à Ferdinand Bac, qui s'est recueilli dans la chambre natale de Goethe, d'évoquer l'enfance du

grand homme dans l'ambiance de la haute bourgeoisie de l'époque, avec un père conseiller impérial et une mère fille du bourgmestre de la ville.

Poursuivant son périple, notre voyageur s'attache à redécouvrir ce qu'il appelle « les paysages de Goethe ». A Wetzlar, il retrouve le cadre de Werther : « l'église entourée de vieux marronniers en fleurs et de jardins » et « la maussade chambrette de garçon, où le jeune Goethe rentrant le soir, ivre de ses courses folles avec Charlotte, à travers les blés mûrs, avait souffert les souffrances du jeune Werther ».

Ensuite c'est Weimar, où Goethe après avoir fait son entrée pour la première fois en 1775, s'était vu, peu après, confier d'importantes fonctions administratives par le Grand-Duc Charles Eugène qui l'anoblit. Et dans ces lieux privilégiés, où le grand homme recevait Madame de Stein, Ferdinand Bac, là encore, se complaît à retrouver l'Allemagne romantique et ses propres rêves de jeunesse.

Enfin Iéna lui permet d'animer par la pensée le paysage guerrier qui entoure, en 1806, la victoire de Napoléon sur les Prussiens.

Quant à l'impression générale qu'il retient de ses voyages, il l'exprime par le truchement de l'un de ses interlocuteurs, un habitant du pays :

« La nouvelle Allemagne, c'est celle que Bismarck appelait « la riche héritière ». Aussi son rôle est sans doute de dépenser. (...) Aujourd'hui le luxe des maisons est effrayant. On imite Paris, Londres, New-York. (...) Les nouvelles souches se sont réveillées avec des ambitions inconnues jusqu'alors, prétendant d'un coup réunir en elles les qualités de tous les peuples. (...) Jouissant d'une instruction solide, d'un ordre parfait, d'une prospérité naissante, nous avons voulu être spirituels comme les Français, entreprenants comme les Anglais, artistes pratiques comme les Américains. Une seule qualité, nous n'avons plus voulu l'avoir, c'était justement celle qui nous allait le mieux : être simples .»

On perçoit déjà à cette époque chez Ferdinand Bac l'amorce d'un désenchantement à l'égard de l'Allemagne, qui ne fera que s'amplifier dans les récits de ses voyages ultérieurs.

Dès les premières lignes de l'avant-propos de son *Voyage à Berlin, la fin de l'Allemagne romantique*, effectué en 1910, Ferdinand Bac récuse totalement la représentativité de cette ville en tant que capitale de l'Allemagne :

«Par quelle suite de complicités involontaires, Berlin, misérable village slave, couché encore dans les marécages à l'époque de Louis XIV, a-t-il pu usurper la place d'une capitale de l'Allemagne. C'est là une des plus grandes anomalies de l'histoire européenne ».

Aussi, ne nous étonnons pas que, dès ses premiers jours dans la cité, il y voit «l'ordonnance banale d'une de ces villes de fraîche date,

que le goût mesquin du XIXe siècle n'est parvenu à hausser ni à quelque chose de respectable, ni même à quelque chose de véritablement plaisant». Ce visage fâcheux de Berlin, il l'impute à l'avènement de l'empire germanique, dont «la victoire matérielle a corrompu les sources des qualités ancestrales du Saint-Empire millénaire».

Ce retour sur le passé le conduit également à déplorer que «là où l'on avait espéré un Paris, un cerveau universel où afflueraient les exceptions, on n'avait réussi qu'à enfler un corps sans caractère qui, loin de donner le ton à une nation, n'avait fait que s'étendre». Ainsi, «la Cour et les institutions officielles étaient peu à peu encerclées par l'accroissement de la petite industrie immigrée, par une immense population ouvrière flottante, demi-slave, mêlée et sans patrie».

Quant à l'architecture, elle est loin aussi de rencontrer la faveur de notre voyageur. « On passe -écrit-il- devant les hôtels gothiques, les maisons turques, les castels anglais, suédois, romans, rococo. Ce sont des kilomètres de ce ridicule que l'on pardonne à l'Amérique du XIXe siècle ; elle cherchait un style en imitant les autres. Partout, on retrouve la même banalité, la même incohérence, le même bourgeois aisé, pour qui la vie est un ascenseur, un livre de comptes et une baignoire émaillée».

La modernité - on l'a compris - n'est pas l'affaire de Ferdinand Bac. Fort heureusement, les musées lui permettent de prendre ses distances avec «l'Actuel»- c'est son mot - qui, manifestement l'agace et de se pencher « sur le Passé». Les vitrines du Musée des Hohenzollern, en particulier, lui inspirent une série de portraits piquants, mais toujours savoureux, sur les princes de cette dynastie.

A propos du Roi-Sergent, Frédéric-Guillaume Ier, il rappelle que «dès sa jeunesse, celui-ci avait rompu avec le goût français qui allait lentement civiliser son marécage. (...) Pour lui, le régime d'imitation française n'était qu'un véhicule de corruption laissant la porte ouverte à tous les vices». Il se croyait donc «investi par la Providence d'une mission morale pour revenir aux bonnes traditions». «La vertu devait l'emporter en tous lieux (...), ce qui ne l'empêchait pas de poursuivre des bourgeois dans leurs boutiques ou de courir en pleine rue aux trousses des fraîches luronnes. Lui, il était le père de la Patrie».

Sur son fils, le Grand-Frédéric, l'ami de Voltaire, dont le musée rassemble la garde-robe, l'épée, la canne à béquille, le vieux tricorne usé et «l'uniforme sali de tabac et de bavures de ses levrettes», l'opinion de notre auteur est partagée :

«Il nous étonne par son esprit, par la diversité de son goût universel dont le bénéfique revient à la culture française, le mal l'emporte sur le bien, le cynisme sur la bonne foi, l'insécurité sur la confiance».

Mais au passage devant le portrait de la favorite, la Barberina -une danseuse vénitienne- Ferdinand Bac reconnaît à Frédéric II un bon côté :

«La Barberina est le seul être qui, à aucun moment, ne fut l'objet de ses railleries. Quelle que soit la nature des renseignements, fâcheux ou accablants qu'il reçoit chaque jour sur sa conduite, à la stupéfaction de tous il continue de prodiguer à l'infidèle les marques invariables d'admiration et de respect profond.»

Dans le portrait de Frédéric-Guillaume III, le petit-neveu du précédent, le talent d'observateur du peintre se reconnaît :

«C'était un grand dadais, aux petits yeux niais, dont le crâne en pain de sucre, le nez, le menton, semblaient, avec toute sa face, s'être allongés à la suite de ses pénibles désastres.» Un rappel sans complaisance du comportement du monarque qui, en 1806, s'étant laissé entraîner par le tsar Alexandre Ier dans la guerre contre la France, avait assisté, après Iéna et le traité de Tilsitt, à l'écroulement de son pays, la Prusse, dont le domaine avait été réduit de moitié.

Citons encore Ferdinand Bac qui, à la fin de son voyage, résume son opinion sur l'Allemagne, marquée à ses yeux, très défavorablement, par l'abandon des traditions civilisatrices de son passé et, au contraire, par l'adoption du modernisme, ce dont Berlin lui apparaît comme un fâcheux symbole :

«On ignore généralement que l'Allemagne -la vraie- possède la réserve d'une très vieille démocratie qui, dans ses cités célèbres, depuis le Moyen Age, a montré sa vitalité. C'est d'elle qu'était née jadis toute son activité matérielle, ses métiers, le zèle des arts, plus tard l'inspiration des Lettres et de la Musique. Sa pensée, autrefois robuste et sage, pratique et abstraite, en était sortie (...)

La brutalité moderne, au contraire, est un élément insupportable, quand elle est encore aggravée par l'étalage d'un luxe grossier, d'une tendance caricaturale qui contrefait le raffinement, par la folie d'une race appelée à la fièvre de toutes jouissances matérielles.»

C'est à l'automne 1913, à la veille de la Grande Guerre, que Ferdinand Bac entreprend un autre voyage qui le conduira à Vienne, Prague et Dresde, dont on peut trouver une courte relation dans la correspondance qu'il entretient avec ses amis Ladan-Bockairy. Il y transparaît surtout son appréhension de la guerre.

De passage à Nuremberg, il note : «Cette Allemagne m'inquiète. Elle a une confiance effrayante en elle. On ne voit que cortèges, jeunesse robuste, sociétés de gymnastique. Les faubourgs, dans les parcs, sont remplis de jeunes spartiates s'exerçant, sautant, tirant, ne songeant qu'à leur force.»

A Prague, il enregistre l'exacerbation du nationalisme tchèque à l'encontre de la monarchie austro-hongroise, opposition -nous le savons- qui se cristallisera pendant la guerre, pour aboutir en 1918 à la création d'une Tchécoslovaquie indépendante.

A Dresde, il a le sentiment que l'Allemagne «sera prête à la guerre aussitôt que son commerce sera menacé» et qu'«elle fera feu de tout bois avec une violence effrayante dont nous n'avons aucune idée». Des craintes et des présages on ne peut plus fondés.

Bien avant les pourparlers qui aboutiront en 1919 au traité de Versailles, voici ce qu'écrivait Ferdinand Bac, dans une lettre adressée à ses amis, au lendemain de l'armistice du 11 novembre 1918, dont il apprit la nouvelle à Nice :

«Cette Allemagne prussienne doit être politiquement anéantie. Il y a urgence. Jamais on ne trouvera une occasion pareille. Il faudrait «protectionner» la Prusse rhénane. Et, peut-être; serait-il utile, salulaire, d'en faire autant pour la Westphalie et le Hanovre. Attention aux utopies. Ces mesures sont possibles demain, peut-être impossibles après-demain. Je veux espérer qu'on ne gâchera pas une si magnifique destinée.»

Aussi, peut-on comprendre sa déception, en lisant cette autre lettre datée du 28 juin 1919, le jour même de la signature du traité de Versailles, à laquelle il a assisté, ayant été invité par le maréchal Foch pour y prendre des notes et des croquis destinés aux Archives historiques de la Ville de Paris :

«On a fait de grandes choses, mais j'ai songé qu'on conservait à nouveau l'unité germanique prussienne de Berlin, dans un acte humiliant, il est vrai, mais solennel, sur la volonté des Trois de respecter une unité abominable et malfaisante au-delà de tout ce qu'on peut imaginer.»

L'Histoire, dans une large mesure, n'allait pas manquer de vérifier ce jugement. Certes, le traité de Versailles contraignit l'Allemagne au désarmement et à des concessions territoriales périphériques, notamment la restitution de l'Alsace-Lorraine à la France et la cession de la Posnanie et de la Haute-Silésie à la Pologne. Mais le désarmement ne fut que partiel et le pays conservait son assise territoriale avec une puissance industrielle intacte, où la Ruhr, région vitale par excellence, avec ses mines, ses canaux et sa grosse industrie allait continuer à jouer un rôle important. Et ce n'est pas l'occupation temporaire pour une durée de quinze ans -en réalité elle cessa au bout de onze ans- de la rive gauche du Rhin, dont Clémenceau avait dû se satisfaire, faute d'obtenir de l'Américain Wilson et de l'Anglais Lloyd George la fixation au Rhin de la limite occidentale de l'Allemagne, qui empêcha l'oligarchie dominante (les industriels, les aristocrates terriens, les officiers) de s'attacher à la reconstitution d'un Reich toujours avide d'expansion dominatrice.

REGARDS SUR L'ALLEMAGNE DE L'ENTRE-DEUX GUERRES

Dans la seconde partie de cet autre ouvrage de Ferdinand Bac, publié en 1934, *Promenades dans la vieille Europe. - Munich : choses vues de Louis II à Hitler*, dans laquelle il relate un voyage effectué en 1931, il nous apprend que ce qui l'a d'abord frappé en arrivant à Munich, c'était «dans un décor encore tout hérissé du charme médiéval de la vieille Allemagne, la quasi-absence d'autos et, par contre, le torrent de bicyclistes de tous âges et de toutes conditions, tels qu'on pouvait en voir à Paris, vers 1900, le dimanche, au Bois de Boulogne». et pour Ferdinand Bac, la disparition chez les promeneurs du vêtement bourgeois de confection, remplacé par la chemise et la culotte tyroliennes, de même que «les innombrables salopettes qui piquant de leur bleu ciel la chromie bigarrée des foules, sont l'indice, non seulement de la crise économique et sociale qui traverse le pays, mais également celui d'un lent et inévitable cheminement marxiste dans la société».

Quant au client du Hofbräuhaus, la célèbre brasserie, il lui apparaît, malgré «son évidente bonhomie», comme «un représentant de la société future, de la grande Commune, où il était impossible de distinguer une caste au milieu d'une variété nouvelle, rustique et populaire».

Enfin, devant le «Braun Haus» (la Maison brune), le siège des hitlériens, sur lequel flotte un drapeau rouge orné de la croix gammée, il nous fait assister à une opération de force de la police d'Etat contre les fascistes qui l'occupent, «pour la plupart de très jeunes gens, sombres et imbus de leur haute mission».

Tout cela nous rappelle qu'à cette époque, l'Allemagne qui, peu de temps auparavant, était parvenue à se relever de la crise économique de l'après-guerre, due à l'inflation et à l'effondrement du crédit de l'Etat, s'était vue à nouveau atteinte au plan économique, suite au krack financier des Etats-Unis de l'année 1929. Le chômage et la misère touchaient gravement les couches populaires, ce qui déchaîna les forces d'opposition au régime républicain: d'un côté, les communistes; de l'autre : les nationaux-socialistes qui attiraient de plus en plus vers eux les foules prolétarisées. Ce qui eut pour conséquence, en 1933, l'effondrement de la République de Weimar et l'installation de Hitler au pouvoir. Le régime nazi exercera alors sur le pays sa rigueur fanatique.

Et, une fois encore, en cette année 1931, l'opinion de Ferdinand Bac sur le peuple allemand, prend valeur d'avertissement :

« Le pouvoir d'absorption de ce peuple est vaste pour toute chose. Sa crédulité est sans limite. Les politiciens le trompent facilement. Puis, sa facilité de retomber sur ses pieds n'est pas moins

grande. C'est l'effet de sa résignation hermétique et patiente. Mais que l'on y prenne garde ! Le danger est dans cette tenue sobre. Les explosions ne sont pas des libérations successives des humeurs. Elles se préparent lentement avec les immenses réserves des bêtes patientes qui, parfois, renversent tout sur leur passage.» .

La suite nous la connaissons, la Seconde Guerre mondiale, dont le déclenchement fut imputable, pour une large part, à l'expansionnisme de l'Allemagne hitlérienne.

CONCLUSION

En résumé, il nous apparaît que l'attitude de Ferdinand Bac à l'égard du Reich Allemand, telle qu'elle ressort de ses écrits, était dictée par la certitude inébranlable que l'unité allemande, réalisée sous la direction de la Prusse, avait entraîné la fin de la vieille Allemagne romantique et pacifique, dont il garda toute sa vie la nostalgie, et contribué à l'avènement d'une nation éprise de réussite matérielle, brutale et guerrière, qu'il n'accepta jamais.

Il nous paraît donc intéressant de confronter cette attitude avec celle de Français, notamment d'intellectuels et d'hommes politiques qui, durant la même période, se sont exprimés, voire engagés, sur ce chapitre des relations franco-allemandes.

Permettons-nous d'abord de rappeler, qu'au XIXe siècle, l'image de l'Allemagne qui s'imposa longtemps dans l'opinion française avait été celle créée par Madame de Staël, antinapoléonienne convaincue, qui avait reçu en son temps un accueil chaleureux auprès des Cours de Weimar et de Berlin: celle d'un peuple spontané, émotif, sociable, s'adonnant à la rêverie et à la science.

Plus tard, Michelet parlera de «son Allemagne», la puissance scientifique, qui, seule l'avait fait étudier des questions en profondeur et lui avait donné Kant, Beethoven et une nouvelle foi. Quant à Victor Hugo, il situait l'Allemagne au sommet des nations.

La défaite des Autrichiens à Sadowa en 1866, face aux Prussiens, n'entama guère le capital de sympathie dont bénéficiaient les Allemands en France. Même l'évocation du danger prussien par Edgar Quinet, lequel ayant longtemps résidé en Allemagne, avait discerné avant d'autres les prémisses du nationalisme allemand, n'empêchait pas Taine, en 1867, d'affirmer:

« Les Allemands sont les initiateurs et peut-être les maîtres de l'esprit moderne. ».

Du côté des politiciens, c'est un fait avéré que, sous le second Empire, Thiers ait été l'un des rares à mesurer les risques de l'unité allemande, que d'autres considéraient déjà comme l'étape nécessaire à l'édification d'une Confédération de l'Europe .

La défaite de Sedan et ses suites révélèrent tout à coup aux Français une image très différente de celle forgée jusqu'alors. Ils découvrirent une nation conquérante réalisant ses buts expansionnistes à leur détriment et le mot prussien devint pour beaucoup synonyme de brute barbare. Des intellectuels éminents comme Durkheim et Fustel de Coulanges, n'hésitèrent pas à se lancer dans de violentes diatribes contre leurs voisins de l'Est. Renan, abandonnant l'enthousiasme débordant qui, quelques années plus tôt, lui faisait considérer l'Allemagne comme un temple, tout ce qu'il y avait trouvé était «pur, élevé, moral, beau et touchant», l'estimait cette fois «lourde et obstinée».

L'après-guerre de 1870 vit aussi l'apparition d'un courant nationaliste, dont les Boulanger, Déroulède, Barrès furent les principaux acteurs, et pour lequel la revanche et la récupération de l'Alsace-Lorraine furent durant quarante années les principaux objectifs.

Au début du siècle, la question du Maroc, âprement disputé par les deux pays, servit également de thème majeur aux nationalistes. Le temps aidant l'apaisement se fit dans les esprits. En 1895, une enquête du *Mercur de France* sur les relations franco-allemandes révéla qu'une majorité de Français se montrait favorables à plus de contacts et d'échanges d'idées.

Au début des années 1890, apparut également un courant assez partagé faisant la distinction entre une Allemagne guerrière et brutale et une Allemagne littéraire et musicienne, théorie exprimée par Marcel Prévost dans son roman: *Monsieur et Madame Moloch*, publié en 1906.

Quant au courant pacifiste, indépendamment des socialistes, il était notamment représenté par Romain Rolland qui, dans son roman *Jean-Christophe*, faisait la part des défauts et des qualités respectifs des deux pays et manifestait un désir profond de leur rapprochement.

Au plan de l'urbanisme, d'autres visiteurs français de Berlin avant 1914, à l'opposé de Ferdinand Bac, comme Jules Huret, journaliste à *l'Echo de Paris*, ne cachaient pas leur admiration pour ce petit bourg ancien devenu capitale d'un empire, «pour ses parcs, ses allées verdoyantes, ses fleurs et son urbanisme de prévision».

Durant la Première guerre mondiale, Clemenceau incarna la totale opposition aux Allemands, tandis que Caillaux, homme politique

d'envergure, lui aussi se montrait partisan d'une politique de paix avec l'Allemagne, ce qui lui valut la prison.

La paix revenue, certains intellectuels, parmi lesquels Barrès, mirent en garde contre l'indulgence à l'égard des ennemis de la veille, tandis que d'autres nourris d'idéal et de bons sentiments, se faisaient à nouveau les chantres de la conciliation et de l'union spirituelle des deux nations. Ainsi, en 1927, Giraudoux, Paul Langevin, Lévy-Bruhl et Jules Romains, côté français, Robert Curtius et Thomas Mann, côté allemand fondèrent la revue *Allemagne*, afin de promouvoir des débats amicaux sur la littérature et les arts.

L'avènement du nazisme accentua la division, voire la confusion dans les esprits, comme le montre, par exemple, cette déclaration d'Henri Pichot, président de l'Union fédérale des Anciens Combattants, que cite Antoine Prost dans son livre, *Les Anciens Combattants et la Société française* :

« Le Français du 14 juillet 1935 veut la paix, mais l'un défend la paix dans la prophétie passionnée de la guerre totale et réclame la force, tandis que l'autre chante la paix comme il ferait d'une idylle et maudit la guerre, si bien que l'un paraît au yeux de l'autre vouloir la guerre, et l'autre aux yeux du premier offrir son pays sans défense aux coups de l'adversaire.»

Quant au philosophe Alain, apparemment emporté par sa foi humaniste, il n'hésitait pas à écrire dans l'un de ses *Propos*, daté du 25 Juin 1933, soit à peu près six mois après la prise de pouvoir par Hitler :

«J'ai peu réagi devant la crise hitlérienne. Les choses éloignées ne me remuent guère(...) Depuis que je suis au monde, on m'a montré l'Allemagne comme un être allégorique, qui pensait ceci, qui voulait cela, qui menaçait, qui rusait, qui mentait, qui torturait, qui se gorgeait de bière et de refrains. Je n'ai rien vu de tout cela, et je souhaite que nos gouvernants se délivrent de ces fantômes».

Il faudra la Seconde guerre mondiale et ses suites pour voir enfin l'Allemagne vaincue rompre avec le démon du nationalisme conquérant et choisir de s'intégrer à l'espace européen.

En vérité, dans un pays en partie ruiné et partagé en quatre zones d'occupation sous commandement militaire étranger, avec au surplus un territoire amputé à l'Est de la ligne Oder-Neisse, symbole de la destruction de la Prusse historique - ce dont rêvait Ferdinand Bac depuis sa jeunesse -, les dirigeants de la République fédérale naissante avaient tout à gagner au choix occidental qui permettait à leur pays de retrouver peu à peu sa souveraineté. C'est ainsi, qu'à l'initiative du chancelier Konrad Adenauer, l'Allemagne fédérale entra en 1949 dans l'Alliance atlantique, puis en 1957 dans le Marché commun.

Rappelons-nous aussi le rapprochement politique avec la France favorisé par l'arrivée au pouvoir du général de Gaulle, qui aboutit à la signature du traité de janvier 1963, conférant à la diplomatie allemande un caractère européen.

Comme nous le constatons, au long d'un parcours historique de plus d'un siècle, les regards portés par les Français sur leurs voisins allemands ont beaucoup varié au gré des circonstances et bien souvent dans la diversité.

Ce qui frappe, par contre, chez Ferdinand Bac, c'est le fait que toute sa vie il soit demeuré fidèle à ses convictions d'origine, ce qu'on peut attribuer pour une large part à son éducation et à ses connaissances de base de l'Allemagne et de son histoire, mais aussi à l'expérience qu'il avait acquise par ses voyages et ses relations. On peut aussi ajouter sa totale indépendance d'esprit qui lui permit de demeurer à l'écart de courants d'opinions souvent contradictoires.

Nous ne manquerons de souligner un autre trait caractéristique du personnage. Du plus profond de son âme de chrétien, il condamnait la guerre, comme en témoigne ce passage de ses *Mémoires confidentiels* écrits dans les années 1930 :

«Nulle part dans le monde, je n'ai trouvé une seule âme qui m'eût dit : «J'aime mon prochain plus que moi-même, les intérêts de l'humain plus que les miens propres.» Peut-être le proclame-t-on parfois. Mais le pense-t-on ? Agit-on en conséquence ? La guerre est partout, dans les peuples comme dans les maisons. Les haines sont rituelles, sacrées. Et, pour moi, elles sont imbéciles.»

Certes les circonstances ont changé depuis l'époque où Ferdinand Bac formulait ce verdict sévère. Pourtant, les conflits et les luttes intestines qui continuent de sévir en de nombreux endroits de notre planète sont encore loin de le démentir.

Moins pessimiste, son ami Anatole France estimait que «la paix universelle se réalisera un jour, non parce que les hommes deviendront meilleurs (il n'est pas permis de l'espérer), mais parce qu'un nouvel ordre des choses, une science nouvelle, de nouvelles nécessités économiques, leur imposeront l'état pacifique, comme autrefois les conditions mêmes de leur existence les plaçaient et les maintenaient dans l'état de guerre» (*Sur la pierre blanche*, chapitre IV).

Puisse l'avenir lui donner raison.